

LA DAME À LA CAMIONNETTE

DU MÊME AUTEUR

So shocking !, Éditions Denoël, 2012, Folio
n° 5559, Gallimard, 2013

La Mise à nu des époux Randsome, Éditions
Denoël, 2010, Folio n° 5301, Gallimard, 2011

La Reine des lectrices, Éditions Denoël, 2009,
Folio n° 5072, Gallimard, 2011

Soins intensifs, Éditions Denoël, 2006

Jeux de paumes, Éditions Denoël, 2001

ALAN BENNETT

LA DAME
À LA CAMIONNETTE

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Pierre Ménard

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *The Lady in the van*
© Forelake Ltd 1989

Et pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2014

ISBN : 978-2-283-02733-2

« Un bon naturel, ou ce qui passe souvent pour tel, est la plus égoïste des vertus et relève neuf fois sur dix d'un tempérament indolent. »

William Hazlitt
On the Knowledge of Character (1822)



– J’ai croisé un serpent cet après-midi, me dit Miss Shepherd. Il remontait Parkway. Un serpent gris, très long – un boa constrictor, selon toute vraisemblance... Il avait l’air venimeux. Il rasait le mur de près et semblait savoir où il allait. Il se dirigeait vers la camionnette, selon toute vraisemblance.

Je fus soulagé, en la circonstance, qu’elle ne m’ait pas demandé d’appeler la police, comme elle le faisait habituellement chaque fois que quelque chose se produisait d’un tant soit peu extraordinaire. Peut-être l’événement sortait-il *trop* de l’ordinaire, pour le coup (même s’il s’avéra par la suite que la vitrine d’une animalerie avait été fracassée la veille : il n’était donc pas impossible qu’elle ait vu ce serpent pour de bon). Elle me tendit sa tasse

et je la lui remplis, avant qu'elle ne regagne sa camionnette.

– J'ai pensé qu'il valait mieux vous prévenir, ajouta-t-elle, afin que vous soyez sur vos gardes. Les serpents que j'ai croisés dans ma vie ne m'ont pas laissé un excellent souvenir.

Cette rencontre avec l'hypothétique boa constrictor avait eu lieu au cours de l'été 1971 et cela faisait déjà plusieurs mois que Miss Shepherd et sa camionnette stationnaient de manière permanente en face de chez moi, à Camden Town. Je l'avais aperçue pour la première fois quelques années plus tôt, à côté de son véhicule immobilisé comme à l'ordinaire le long de la chaussée, non loin du couvent qui se dressait alors à l'extrémité de la rue. Ce couvent (qui est devenu par la suite une école japonaise) était un bâtiment austère qui évoquait davantage une maison de correction et abritait un contingent déclinant de religieuses largement octogénaires. Il était surtout remarquable pour l'imposant crucifix accroché à sa façade qui semblait surveiller la circulation. Il y avait quelque chose dans la posture de ce Christ plaqué contre un sinistre mur en crépi, sous les fenêtres barricadées du couvent, qui

évoquait irrésistiblement le stalag et les miradors : aussi était-il connu dans le quartier sous le sobriquet du « Christ de Colditz ». Miss Shepherd, dont l'allure n'était pas sans évoquer elle aussi la crucifixion, se tenait à côté de son véhicule dans une posture qui devait me devenir familière : le bras gauche tendu et la main plaquée sur sa camionnette, pour bien signifier que le véhicule lui appartenait, et le bras droit brandi dans l'autre sens, prêt à alpaguer quiconque se montrait assez stupide pour lui prêter attention, ce qui était mon cas ce jour-là. Du haut de son mètre quatre-vingts, sa stature avait quelque chose d'imposant et aurait pu être plus impressionnante encore si elle n'avait été fagotée dans une jupe orange et un vieil imperméable constellé de graisse, que complétaient une paire de pantoufles et une casquette de golf à la Ben Hogan. Elle devait approcher de la soixantaine à cette époque.

Bien que je n'aie plus le moindre souvenir de notre conversation d'alors, elle avait réussi à me convaincre de pousser sa camionnette jusqu'à Albany Street. Ce que je me rappelle fort bien, en revanche, c'est avoir été rat-trapé par deux policiers en estafette tandis

que je m'échinai pour faire franchir le pont de Gloucester à son véhicule. Attendu que celui-ci gênait de toute évidence la circulation, j'avais cru dans ma grande naïveté qu'ils venaient nous donner un coup de main. Mais ils n'étaient pas nés de la dernière pluie... L'autre détail dont je me souviens, lié à cette première rencontre, c'est la manière dont Miss Shepherd conduisait. À peine avais-je posé mon épaule contre l'arrière de son véhicule – une vieille Bedford – que son bras filiforme émergea avec élégance à la fenêtre de la portière, du côté du conducteur, pour indiquer dans le strict respect des règles qu'elle s'apprêtait (ou plus exactement que *je* m'apprêtais) à quitter le trottoir. Quelques mètres plus loin, alors que nous étions sur le point de tourner dans Albany Street, son bras émergea à nouveau et elle l'agita avec insistance pour signifier que nous allions bifurquer sur la gauche : le mouvement avait été exécuté avec une grâce si aérienne et si désincarnée qu'on aurait pu croire ce chapitre du code de la route chorégraphié par Petipa, avec Ulanova en personne au volant. Son intonation se fit toutefois nettement moins distinguée lorsqu'elle s'exclama :

« Ça n'avance plus ! » De toute évidence, elle n'imaginait pas que je cesserais de pousser son véhicule et me lança sur un ton véhément que c'était à l'autre extrémité d'Albany Street qu'elle devait se rendre un kilomètre et demi plus loin. Mais j'en avais ma claque, ce jour-là, et je la plantai là sans avoir eu droit au moindre mot de remerciement. Bien au contraire : elle bondit de la camionnette et me courut après en criant que c'était une honte de la laisser tomber de la sorte. Du coup les passants me dévisageaient comme si je venais de commettre à l'égard de cette vieille femme en détresse un crime épouvantable. *Il y a des gens, tout de même...* Telle fut sans doute la pensée qui me traversa. Je me sentais stupide de m'être laissé entraîner dans une équipée pareille, tout en me disant que je me serais sans doute senti beaucoup plus mal à l'aise si je n'avais pas levé le petit doigt. Ces sentiments contrastés – sinon contradictoires – devaient caractériser par la suite toutes les opérations dans lesquelles Miss Shepherd se trouvait impliquée. Il était rare qu'on lui rende le moindre service sans avoir en même temps envie de l'étrangler.

Ce fut un an environ après cet incident, et donc vers la fin des années 1960, que la camionnette fit son apparition dans Gloucester Crescent. À l'époque, cette artère demeurait encore assez composite. Ses grandes villas mitoyennes avaient été construites à l'origine pour loger la classe moyenne, durant l'ère victorienne, mais elles n'avaient cessé de se dégrader depuis lors. Même s'ils n'avaient jamais totalement déchu, la plupart des bâtiments avaient peu à peu été reconvertis en meublés, offrant ainsi une proie facile aux premiers candidats à « l'embourgeoisement », comme on dit de nos jours (préférant ce terme à « l'ascension sociale » d'autrefois). Des jeunes couples – dont beaucoup travaillaient dans la presse ou la télévision – rachetèrent ces maisons, les réaménagèrent et (étape obligée de cette restructuration) abattirent les cloisons pour former au sous-sol une seule et vaste pièce, tenant lieu à la fois de cuisine et de salle à manger. Au milieu des années 1960, j'avais écrit un feuilleton télévisé pour la BBC intitulé *Life in NW1*, construit autour d'une famille de ce genre, les Stringalong, dont Mark Boxen s'est emparé par la suite pour

créer le *comic strip* quotidien qu'il a dessiné dans le *Listener* jusqu'à la fin de ses jours. Ce qui rendait le contexte amusant, c'était la disparité entre l'environnement auquel ces nouveaux arrivants se trouvaient confrontés et leurs opinions progressistes : leur culpabilité, pour le dire plus trivialement – celle-là même que les nouveaux bourgeois d'aujourd'hui n'éprouvent plus, nous dit-on (ou à propos de laquelle ils sont censés « ne pas avoir d'état d'âme »). Nous avons des états d'âme, quant à nous, même si je ne suis pas certain que cela nous ait menés bien loin. Il y avait un fossé entre la position qui était la nôtre et nos responsabilités sociales. C'était ce fossé que Miss Shepherd (et sa camionnette) étaient en mesure de venir occuper.

Octobre 1969. Quand elle n'est pas dans sa camionnette, Miss S. passe l'essentiel de sa journée assise sur le trottoir de Parkway, à sa place habituelle, devant l'agence de la banque William & Glyn. Elle vend des petites brochures, intitulées « Une vue juste : sur des sujets importants » et qu'elle rédige elle-même, bien qu'elle ne l'admette pas volontiers.

– Je les vends, dit-elle, mais je préfère considérer qu’elles sont anonymes, en termes de propriété littéraire.

Elle recopie généralement à la craie sur le trottoir le sujet de la brochure du moment : *Saint François a RENONCÉ à son argent*, lit-on ainsi aujourd’hui. Et les clients sont obligés d’enjamber ce message pour pénétrer dans la banque. Elle récolte aussi quelques pièces en vendant des crayons.

– Un monsieur est passé l’autre jour et m’a dit que le crayon qu’il m’avait acheté était le meilleur qu’on puisse trouver sur le marché en ce moment. Il s’en est servi pendant trois mois. Il reviendra m’en acheter un autre prochainement.

D., l’un de mes voisins les plus conformistes (et qui n’a rien d’un nouvel embourgeoisé), m’arrête dans la rue et me demande :

– Dites donc, à votre avis : s’agit-il d’une *véritable* excentrique ?

Avril 1970. Nous avons déplacé aujourd’hui la camionnette de la vieille dame. Un avis d’entrave à la circulation a été glissé sous l’essuie-glace de son pare-brise, spécifiant que

le véhicule était garé devant le n° 63 et que cela représentait un danger pour la sécurité de tous. Cet avis, selon Miss S., est purement statutaire.

– Cela signifie qu’il s’applique uniquement au fait d’être garé devant le n° 63 mais n’aura plus la moindre valeur si la camionnette est déplacée.

Personne ne se risque à débattre de ce point avec elle, mais elle n’arrive pas à se décider quant au choix du nouvel emplacement : ira-t-elle se garer devant le n° 61 ou un peu plus loin ? Elle finit par décréter qu’il y a « une place agréable » devant le n° 62 et opte pour cet endroit. Nous nous échinons, mon voisin Nick Tomalin et moi, à pousser l’arrière du véhicule : mais bien que le bras de Miss S. soit élégamment tendu afin d’indiquer qu’elle va déboîter (pour aller se garer cinq mètres plus loin), la camionnette n’avance pas d’un pouce.

– Vous avez desserré le frein à main ? lui demande Nick Tomalin.

Un silence s’ensuit.

– Je m’apprêtais à le faire...

Alors que nous sommes sur le point de déplacer le véhicule, un autre personnage

excentrique de Camden Town fait son apparition : un grand échalas d'un certain âge, vêtu d'un long manteau et coiffé d'un feutre mou, arborant une élégante moustache grise et un drapeau de la Primrose League à la boutonnière. Il ôte son gant jaune canari d'une saleté repoussante avant d'empoigner d'une main tremblotante la plaque arrière de la camionnette (OLU 246). Lorsque nous avons déplacé le véhicule des quelques mètres nécessaires, il renfile son gant et nous lance : « Au cas où vous auriez encore besoin de mes services, j'habite juste au coin de la rue » (il fait allusion à Arlington House, le foyer d'hébergement local).

Je demande à Miss S. depuis combien de temps elle possède cette camionnette.

– Depuis 1965, me dit-elle. Mais je ne le crie pas sur les toits. Je l'ai récupérée pour ranger mes affaires. Je suis venue de St Albans avec elle et je compte bien y retourner un de ces quatre. J'ai du mal à joindre les deux bouts en ce moment. Mais j'ai toujours travaillé dans les transports, que ce soit comme chauffeur ou pour des livraisons. Avec ces véhicules recyclés de l'armée, vous savez,

ajoute-t-elle d'un air mystérieux. Et j'ai le sens de l'orientation. Je l'ai toujours eu. Je pourrais traverser Kensington les yeux fermés.

Cette camionnette (trois autres devaient lui succéder, au cours des vingt années suivantes) était initialement marron mais avait été repeinte en jaune avant d'atteindre le Crescent. Miss S. adorait le jaune (« la couleur du pape ») et ne se résolvait jamais bien longtemps à conserver la teinte d'origine de ses véhicules. Tôt ou tard, on finissait par la voir faire lentement le tour de son domicile ambulante (bien qu'immobilisé) dont elle badigeonnait peu à peu la carrosserie rouillée, un petit pot de peinture jaune primevère à la main. Avec sa robe longue et son chapeau de paille, elle avait tout à fait l'allure d'une Vanessa Bell qui se serait mis en tête de repeindre une vieille camionnette Bedford... Miss S. ne faisait pas la différence entre la peinture émaillée dont on se sert pour la carrosserie des voitures et la laque ordinaire, qu'elle ne se souciait d'ailleurs pas de mélanger... Résultat, ses divers véhicules donnaient tous l'impression d'avoir été recouverts d'une couche d'œufs brouillés ou de crème anglaise constellée

de grumeaux. Les occasions de voir Miss Shepherd réellement heureuse étaient rares, mais lorsqu'elle repeignait ainsi son véhicule, c'était le cas. Quelques années avant sa mort, elle finit par acquérir une Reliant Robin (pour pouvoir mieux ranger ses affaires) qui était effectivement jaune au départ : mais cela ne l'empêcha pas de l'enduire d'une couche de peinture supplémentaire, qu'elle appliqua avec autant de soin que l'aurait fait Monet, se reculant pour juger de l'effet après chaque nouvelle touche de pinceau. La Reliant était garée devant mon portail. Elle a été emportée par la fourrière au début de cette année. Seules quelques gouttes de peinture jaune le long du trottoir indiquent encore le périmètre de sa dernière résidence.

Janvier 1971. La charité dans Gloucester Crescent prend parfois des formes élaborées. Les éditeurs installés dans la maison voisine viennent de publier un texte classique et ont organisé un dîner à la romaine hier soir pour célébrer l'événement. Ce matin, leur fille au pair est allée frapper à la vitre de la camionnette pour apporter à Miss Shepherd une

assiette garnie des restes de ce repas romain. Venir en aide à Miss S. n'est pourtant jamais une mince affaire. Passé minuit, hier soir, je l'ai vue arpenter le Crescent en brandissant sa canne d'un air menaçant, tout en criant à un inconnu de décamper. Puis j'ai entendu l'individu lui répondre d'une voix plaintive, avec l'accent typique de la classe moyenne :

– Mais je voulais seulement savoir si vous n'aviez besoin de rien...

Juin 1971. Il se passe rarement un jour à présent sans qu'il ne se produise un incident impliquant la vieille dame, d'une manière ou d'une autre. Hier soir, aux alentours de 22 heures, une voiture de sport a fait un écart dans sa direction : le conducteur, un jeune homme riche et branché d'une vingtaine d'années, s'est ensuite penché pour donner un grand coup de poing sur l'aile de la camionnette, probablement dans l'intention de montrer à sa petite amie goguenarde la vieille sorcière qui habite là. Je l'ai interpellé mais il s'est contenté de donner un coup de klaxon avant de repartir en faisant vrombir son moteur. Miss S. voulait évidemment

appeler la police mais cela m'a semblé inutile. D'ailleurs, en me réveillant à 5 heures du matin j'ai aperçu deux policiers occupés au même petit jeu, balayant de leurs torches les vitres du véhicule dans l'espoir de la tirer du sommeil, égayant de la sorte la monotonie de leur ronde. Ce soir, une voiture blanche a remonté la rue en marche arrière à une allure impressionnante avant de freiner bruyamment, arrivée à la hauteur du véhicule. Le conducteur, un grand gaillard encore jeune, a émergé de son bolide et s'est mis à secouer la camionnette avec une rare violence. Espérant sans doute qu'il serait reparti le temps que j'arrive sur les lieux, je suis sorti de chez moi : mais il était toujours là. Je lui ai demandé ce qu'il fabriquait au juste et sa réponse m'a légèrement déconcerté :

– Et vous ? m'a-t-il lancé. Toujours à la télé ? Vous êtes nerveux ou quoi ? Vous tremblez comme une feuille.

Puis il m'a traité de couard et s'est éclipsé. Au bout du compte, j'ai découvert que Miss S. n'était évidemment pas dans sa camionnette à ce moment-là. Et comme d'habitude, j'ai fini par lui en vouloir davantage qu'à ce rustaud.

Je suis convaincu que ces agressions sont plus préjudiciables à mon équilibre intérieur qu'au sien. En menant l'existence qui est la sienne, elle a dû être quotidiennement confrontée à ces manifestations de la cruauté humaine. Certains commerçants de Inverness Street l'ont persécutée autrefois avec une délectation toute médiévale – sans parler des enfants, qui sont eux-mêmes en butte à de telles cruautés tout en adorant les infliger aux autres. Une nuit, récemment, deux ivrognes ont méthodiquement brisé chacune des vitres de sa camionnette et des éclats de verre lui ont entaillé le visage. Mais alors que des incidents minimes sont capables de la mettre hors d'elle, elle ne s'est guère émue de cette attaque.

– Ils ont peut-être bu un coup de trop sans s'en rendre compte, m'a-t-elle dit. Ça arrive parfois, surtout quand on n'a pas assez mangé. Je ne souhaite pas porter plainte.

Elle s'intéressait bien davantage à « un rouquin que je voyais autrefois dans Parkway, en compagnie de Mr Kroutchev. A-t-il disparu récemment ? »

Mais le fait d'assister à de telles manifestations de sadisme et d'intolérance à deux pas de chez moi m'affecte profondément. Et à force d'être ainsi sur le qui-vive, à l'affût d'une nouvelle agression gratuite, je n'arrive plus à travailler. Au bout du compte, après une série d'incidents de ce type, j'ai fini par lui proposer de venir s'installer au moins pour la nuit dans l'appentis qui flanque ma maison. Réticente au début, comme chaque fois qu'il s'agit de modifier quelque chose à son organisation, elle a fini par s'y faire et, au fil des deux années suivantes, a peu à peu délaissé sa camionnette pour dormir dans cette cabane.

En lui offrant ce sanctuaire dans mon jardin, et en entamant du même coup un bail qui devait se prolonger pendant une bonne quinzaine d'années, je n'ai jamais eu l'illusion de croire que j'étais animé par un simple esprit de charité. Et j'étais évidemment furieux d'avoir en quelque sorte été poussé à une telle extrémité. Mais autant qu'elle – sinon plus – je souhaitais mener une vie tranquille. Installée de la sorte devant chez moi, du moins était-elle hors de danger.

Octobre 1973. J'ai fait passer le courant dans la cabane et je dois régulièrement réparer le radiateur électrique de Miss S., qui ne cesse d'implorer parce qu'elle branche trop d'appareils à la fois sur la multiprise. Je m'assois sur les marches et me débats avec le fusible pendant qu'elle reste accroupie dans l'appentis.

– Vous n'avez pas froid ? Vous devriez venir ici, j'allumerai une bougie, cela réchaufferait un peu l'atmosphère. Le crapaud s'est montré à deux ou trois reprises, accompagné d'une limace, je me suis demandé s'ils n'étaient pas amoureux. J'ai essayé de l'en détourner mais ça l'a mis sans dessus dessous. Je pensais qu'il finirait par s'attacher à moi.

Elle se plaint qu'il n'y a pas assez de place dans cette cabane et me suggère de lui acheter une tente dont elle se servirait pour ranger ses affaires.

– Il suffirait qu'elle fasse un mètre de haut et il faudrait la planter sur l'herbe, selon toute vraisemblance. Vous pourriez aussi opter pour l'une de ces serres en Sécurité... Ou même bricoler un abri de fortune à l'aide de vieux imperméables.